

REVERIE

.....A CLARITTA.

J'ERRAIS par la grande maison déserte, qui, si peu de temps auparavant, avait été la demeure de ma vieille amie, morte maintenant ; partie, pour cet au-delà, dont aucun être humain ne saurait pénétrer les mystères.

Furetant, ici et là, je recueillais, tantôt un bout de broderie commencée, tantôt un dessin à peine ébauché, un livre ouvert — legs de la chère disparue ! — et, à la tombée du jour, je me retrouvais dans la petite bibliothèque qu'elle aimait tant et où tout me parle d'elle ! Il me semble même sentir son ombre planer doucement sur toutes ces choses, me demandant de les garder religieusement, contre tous regards indiscrets. Voici sa plume qu'elle a laissé tomber, dans cette crise soudaine qui nous la ravit si brusquement ; là, sur la table, des feuilles éparses de manuscrits ; et, dans ce tiroir ouvert.... qu'est-ce ?... ah ! des lambeaux de journal ! Sans doute, sentant venir, la grande faucheuse, elle avait voulu dérober ses secrets aux yeux profanes des indifférents ; mais la mort, inexorable, était venue trop tôt — l'ayant surprise avant la fin du jour, encore à l'œuvre, — et tout était comme elle l'avait laissé.

Chargée de réunir ces choses, qui me semblaient des parcelles de son cœur, — je m'oubliais parfois, et mes yeux, malgré moi, lisaient ces bouts de phrases : " Comme j'étais heureuse, ce soir-là ! je prodiguais mes sourires à tous, et, j'allais chantonnant gaiement ! D'ailleurs, pour quoi n'être pas heureuse, quand la vie est si belle ? " Puis, un peu plus loin : — " et j'attendais ce soir-là, une lettre, ce qui ne contribuait pas du tout à ma joie, disons-le tout bas. J'arrivai donc gaiement ; et, en effet, une lettre m'attendait. Rapidement, je la décachetai... hélas ! quand j'étais si heureuse, je ne pensais pas que le passé nous appartient, mais l'avenir !... A peine en avais-je lu quelques lignes, que déjà, je ne voyais plus rien, et ce

" fut à travers un voile de larmes, que je finis ma..." et là, encore, la feuille brusquement déchirée, n'en disait pas plus long. Un peu plus loin encore : — Chères illusions ! qu'êtes-vous devenues ? Dieu seul fut témoin de mes larmes, et de ce qui se passa dans mon cœur, en cette nuit mémorable ! Il m'en tiendra compte, et, vous... oh ! vous !... pardonnez-moi..."

Ces dernières lignes étaient presque illisibles, à moitié effacées par les larmes. Et, moi, me rappelant soudain, je murmurais tout bas, aussi : " Pardôn ! " La morte dut m'entendre, et sans doute elle me l'accorda.

Relevant la tête, j'aperçus à travers la croisée, grande ouverte, une étoile. Puis, une à une, les célestes veilleuses apparurent illuminant la sombre voûte. Rêveuse, je contemplais ce spectacle féerique, puis, me rappelant une vieille histoire, légende plutôt, qui m'avait charmée, et qui finissait ainsi :

" Quand deux yeux s'éteignent sur terre,
Deux astres a'allument aux cieus ! "

Je me penchais, un peu plus avant, essayant de sonder, de mes yeux terrestres, l'insondable profondeur, de cette immensité bleue !

Était-ce l'espoir d'y retrouver les grands yeux de ma bonne amie ?... Peut-être !... car, il est des heures, où il fait bon de croire ces naïves légendes, où le cœur, brisé, anéanti par la douleur, éprouve un besoin instinctif de retremper sa foi, aux simples et pieuses croyances de nos aïeux ! — croyances pleines d'une poésie douce, et, de ce parfum suave, émanant des vieilles choses ! Puis, devenue plus exigeante, je leur demandais le secret qu' " elle " avait si bien gardé ! car je devinais, que cette vie sédentaire, n'était pas ce qu'elle avait rêvé. Mais, les étoiles restaient muettes !... Depuis combien de temps, ô astres mystérieuses ! contemplez vous notre pauvre monde ? De combien de drames sombres, d'agonies secrètes, n'êtes-vous pas témoins ? Qu'êtes-vous en

réalité ? La légende dirait-elle vrai ? Seriez vous :

" Les grands yeux bleus ou noirs de celles
" Qui nous aimaient tant ici-bas ;
" Doux rayons, lueurs immortelles,
" Que le temps ne soufflera pas ?
" Et ces yeux purs comme une prière,
" De loin nous regardant encore,
" Seraient-ils ceux de nos mères ? "

Ah ! vous gardez bien vos secrets ! brillant toujours, calmes et nettes ! Et, l'homme se sent meilleur, voit monter en lui des aspirations plus nobles, plus hautes, après vous avoir contemplées ! Et l'on croirait, l'influence des aimées depuis longtemps envolées, renaître en soi !

Aussi, souvent, songeant à la chère morte, je me console en admirant ces astres. Ah ! brillez, brillez, étoiles ! brillez toujours sans voiles, à travers les siècles,

" Baignant de vos clartés pieuses,
" Les hommes, pour l'éternité ! "

ADRIENNE D'ORVILLE.

Montréal, octobre, 1903.

Charmant le dîner de Nazareth présidé pour tout ce que Montréal compte de charitable et de meilleur. Les convives, mis en bonne humeur par la variété et le choix des mets se sont amusés jusqu'à une heure avancée de la soirée. Dans une des salles du soubassement, les aveugles de l'institution ont donné un fort beau concert, qui a été comme le complément de cette fête vraiment réussie de tous points. La recette a dû être excellente, et nous félicitons les dames patronesses de l'institution et leur présidente, Mme A. Turcotte, du succès pécuniaire, et autres qui sont venus les dédommager de leurs efforts et de leurs soucis.

Quelle est la plus haute faculté de l'âme ?

Est-ce que ce n'est pas le génie ?
Non, c'est la bonté.

VICTOR HUGO.

On ne triomphe de la calomnie qu'en la dédaignant.

MME DE MAINTENON.